

# L'hirondelle du Bouddha

À Edmond de Guerle.

Quand son enseignement eut consolé le monde,  
Le Bouddha, retiré dans la djongle profonde  
Et du seul Nirvâna désormais soucieux,  
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux;  
Et gardant pour toujours cette sainte attitude,  
Il vécut dans l'extase et dans la solitude,  
Concentrant son esprit sur un rêve sans fin  
Avant d'être absorbé par le Néant divin.  
Le temps avait rendu tout maigre et tout débile  
Le corps ossifié de l'ascète immobile;  
Les lianes grimpaien sur son torse engourdi  
Que ne réchauffait plus le soleil de midi;  
Et ses yeux sans regard, dans leurs mornes paupières,  
Semblaient avoir acquis la dureté des pierres.  
Il aurait dû mourir, par la faim consumé;  
Mais les petits oiseaux, dont il était aimé,  
Les oiseaux qui chantaient dans les branches fleuries,  
Venaient poser des fruits sur ses lèvres flétries.  
Et, depuis très longtemps, c'est ainsi que vivait  
Le Bouddha vénérable, absolument parfait.

Donc mille et mille fois, et mille fois encore,  
La lune qui blanchit et le soleil qui dore  
Les forêts, sur son front tour à tour avaient lui,

Sans que se fût distraite un seul instant en lui  
Sa pensée, en un songe immuable perdue,  
Lorsque dans sa main droite, au ciel toujours tendue,  
Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit,  
Une hirondelle vint, un jour, et fit son nid.

L'extase du Bouddha ne parut point troublée  
Par cette confiante et fidèle exilée  
Qui, franchissant du vol la montagne et la mer,  
Des froids climats du Nord revenait, chaque hiver,  
Et retrouvait toujours son nid chaud et paisible  
Dans le creux de la main du rêveur impassible.  
À la fin, cependant, elle ne revint plus.

Et, quand les derniers temps furent bien révolus  
Du retour des oiseaux que l'exil seul protège,  
Lorsque l'Himalaya se fut couvert de neige  
Et lorsque tout espoir fut perdu, le Bouddha  
Détourna lentement la tête; il regarda  
Sa main vide; et les yeux du divin solitaire,  
Qui depuis si longtemps n'avaient rien vu sur terre,  
Ses yeux tout éblouis d'immensité, ses yeux  
Éteints et fatigués de contempler les cieux,  
Ses yeux aux cils brûlés, aux paupières sanglantes.  
S'emplirent tout à coup de deux larmes brûlantes;  
Et celui dont l'esprit était resté béant  
Devant l'amour du vide et l'espoir du néant,  
Et qui fuyait la vie et ne voulait rien d'elle,  
Pleura, comme un enfant, la mort d'une hirondelle.

François Coppée (1842–1908)